

**Les intelligences particulières  
Enquête dans les maisons hantées**

Grégory Delaplace

Préface de Vinciane Despret



Vues de l'esprit  
Bruxelles  
2021

*Pour ma mère.  
À nos intelligences particulières.*

## TABLE DES MATIÈRES

Préface	11
Introduction	
Un certain type de choses	21
1. Inquiétudes	37
Récit	
Ce qui influence les noakes	77
11. Inhabitudes	91
Récit	
Ce qui respire dans la nuit	131
111. Intelligences	151
Conclusion.	
Habiter le monde en étranger	193
Notes	209
Bibliographie	239
Remerciements	247

## PRÉFACE

Des animaux, Gilles Deleuze disait que leur manière d'être, leur régime proprement animal de rapport au monde, serait celui de l'inquiétude – ce sont des êtres aux aguets<sup>1</sup>. Ce qui, pourrions-nous prolonger, donne à chaque animal, à chaque façon animale de manifester et de vivre avec l'inquiétude, une « intelligence particulière », à la fois au sens de comprendre et de sentir les événements, et à celui d'entretenir des rapports avec les autres existants.

On pourrait alors penser qu'une part de nos institutions humaines assumerait ce motif : épargner de l'inquiétude<sup>2</sup>. Et ajouter, en s'inspirant de la définition que Daniel Fabre donnait du métier d'ethnographe quand il affirmait étudier ce qui empêche les gens de dormir tranquille<sup>3</sup>, qu'une part de l'ethnologie, et plus particulièrement celle qui s'adresse aux phénomènes étranges comme les présences ou les apparitions, aurait pour objet les ratés de ces dispositifs, là où quelque chose résiste à la pacification ou, peut-être même, là où se produit, avec une mise en échec de celle-ci, une exacerbation de l'inquiétude.

C'est là le premier objet de ce livre passionnant : celui de la double inquiétude qu'ont provoquée les maisons hantées, en Angleterre, et plus particulièrement au milieu du xx<sup>e</sup> siècle. Celle des habitants d'abord, témoins de phénomènes « inhabituels » d'autant plus inquiétants qu'ils résistent à toute qualification<sup>4</sup>; celle des enquêteurs que ces témoins convoquent ensuite, eux-mêmes travaillés par l'inquiétude de bien qualifier – inquiétude d'autant plus intense qu'il s'agit de déterminer si ce à quoi on a affaire relève bien du régime des « faits »,

en sachant que la réponse à cette question pourrait bien bouleverser la composition du monde.

À ces habitants auxquels ces choses adviennent, Grégory Delaplace nous apprend à reconnaître, une « intelligence particulière » à l'égard de certains lieux, « une sensibilité ou une attention plus aiguës » (p. 206) « aux habitudes inattendues qui les constituent » (p. 34), à ce qui déborde des expériences familières. Et c'est là la très grande originalité de ce livre, ce qui définit son propre régime d'intelligence particulière : il s'agit d'être à la hauteur de ces intelligences et, pour ce faire, de résister à la contrainte professionnelle de réserve, de suspension de jugement à laquelle se soumettent souvent les anthropologues. Gr. Delaplace va aligner sa démarche sur celle des gens dont il relaye le témoignage et tenter de caractériser « ce dont il était effectivement question dans ces cas de maisons hantées » (p. 36). Non seulement décrire mais, par-delà les années, enfin répondre à leur demande de comprendre ce qu'il s'y passe, et y répondre en prenant au sérieux qu'en effet, il se passait bien quelque chose qu'il s'agira de ne pas évacuer trop vite avec un « ce n'était que... ».

Il s'agira alors pour l'anthropologue, et c'est un engagement, d'oser ses propres hypothèses, ses propres spéculations et de le faire en prêtant l'attention la plus minutieuse aux enquêtes que ces personnes avaient déjà elles-mêmes amorcées. Car c'est bien ce que ces expériences inquiétantes ont ouvert comme devenir à ces personnes : elles sont devenues enquêtrices parce qu'elles n'arrivent pas à qualifier ce en présence de quoi elles se trouvent – le « quoi » de ce qui les inquiète et bouleverse leurs habitudes de vivre et de penser pourrait bien s'avérer être un « qui ». Mais un « qui » dont le mode d'existence, bien qu'apparenté à de nombreux égards à celui de personnes comme vous et moi, s'en différencie sur quantité de détails. C'est « autre chose », et on ne sait pas ce que c'est. L'enquête s'ouvre alors.

Les intelligences particulières qui trament le motif de cet ouvrage s'avèrent alors être de deux ordres : d'une part, il y a des formes d'intelligence qui font percevoir des choses à certains, ou qui suscitent des choses que d'autres ne peuvent ni provoquer ni percevoir ; d'autre part, on voit émerger et s'épanouir des relations d'intelligence, des formes d'entente ou

d'association entre plusieurs êtres (et certains lieux), qui seront plus encore avivées par les enquêtes que ces choses appellent.

Gr. Delaplace fait le choix très sage et très courageux de se laisser *intriguer* par ceux dont il reprend ainsi les enquêtes (car il s'agit bien de cela, d'une reprise d'enquêtes souvent prématurément closes par ce « ce n'était que... »). L'étymologie de ce beau terme « intriguer », *intricare*, nous invite à multiplier ses ramifications : il s'agit de se laisser délibérément *embarrasser* par ce qui donne à penser, par ce qui éveille la curiosité, se laisser « intriquer » dans et par le désordre, se faire activement enchevêtrer dans les complications – leur inquiétude est devenue sienne, avec en guise de boussole, un *memento* : nous ne savons pas de quoi le monde est fait.

Il s'agira donc de rouvrir les enquêtes là où elles ont été trop vite conclues, les suivre à la trace (les intrigues se multiplient, vous allez voir, c'est passionnant), de reprendre les récits, en raviver les incertitudes et, surtout, de faire sentir la texture particulière de chacune de ces expériences de présence, la tessiture des affects que ces présences suscitent, la perplexité quant à leur qualification et, plus encore, d'honorer l'intelligence de ceux qui se sont trouvés confrontés au défi de ces énigmes. Et tout cela, sans jamais trahir la promesse qui ouvre cette enquête sur les enquêtes : en savoir plus et en comprendre plus à propos de ce qu'une apparition *peut* être.

Il ne s'agira jamais d'y croire ou de ne pas y croire (l'alternative la plus pauvre) mais d'apprendre à hésiter *avec* ces personnes qui découvrent que les contours de la réalité sont bien plus mobiles, voire plus poreux, que ce qu'elles avaient pris l'habitude de penser. A la routine épistémologique du choix comminatoire entre croire et ne pas croire, entre « c'est un fait » et « c'est un produit de la subjectivité » (ou d'une constitution nerveuse fragile), Gr. Delaplace oppose un agnosticisme tranquille : les contours de la réalité, justement, ne sont pas tracés d'avance. Mais on peut suivre la manière dont chacune des personnes impliquées dans ces enquêtes tentent d'en élaborer la cartographie, d'en redessiner les limites, de les déplacer, de les rejouer. Gr. Delaplace ne posera donc jamais la question de savoir si les fantômes existent mais demandera comment ils le font. Ce qui veut dire que la question de ce qu'est une apparition ou, plus

précisément, ce qu'elle fait, ne peut être déterminée en amont, mais doit constituer le point d'arrivée de l'enquête. En suivant, avec minutie, ce qu'elle *fait faire* à ceux qui se sentent adressés par une présence. En faisant en somme le pari d'en savoir plus, pas d'en croire moins. Cela change tout, et c'est énorme.

J'ai souligné que le geste de ce livre, de cette enquête sur les enquêtes, était un geste de reprise. Il s'agit non seulement de rouvrir les dossiers, mais il s'agit aussi de réparer quelque chose qui n'a pas été bien fini, qui s'est achevé un peu trop rapidement, qui n'a pas reçu le soin que l'expérience méritait. Bien sûr les enquêteurs de la Société pour la recherche psychique anglaise, du moins certains d'entre eux, ont répondu à la demande des habitants de lieux hantés avec une enquête et, bien sûr encore, certains d'entre eux se sont acquittés du mieux qu'ils pouvaient de leur mission. Ils se sont déplacés, ont écouté chacun, ont écrit des lettres, rencontré des amis, des voisins, des témoins, ont parfois passé la nuit sur les lieux, ont entretenu une correspondance, souvent ont envoyé un rapport. Eux aussi ont manifesté de l'inquiétude, notamment en essayant de faire leur travail le plus honnêtement possible. Et revient également à la *Société pour la recherche psychique* le mérite d'avoir pris au sérieux, d'avoir eu de la curiosité en faveur de phénomènes que les sciences académiques ont majoritairement disqualifiés. Et d'avoir tenté de les sauver, c'est-à-dire d'en faire des objets d'intérêt et de savoir, en cherchant les possibilités que ces phénomènes soient des « faits ».

Mais c'est ici que le problème se pose : la définition du « fait », tel que les enquêteurs de la *Société* l'envisagent, traduit une autre inquiétude, héritière d'une certaine conception de la science et de cette hantise des Modernes d'être dupes. Pas seulement de la fraude, mais de ce qu'on pourrait appeler de « mauvaises causes » : des attachements irrationnels, des croyances, des intérêts subjectifs<sup>5</sup>. Cette inquiétude les conduit à exiger des faits qu'ils soient indépendants des personnes, de leur subjectivité, des relations qu'elles entretiennent, des influences qui les traversent. On est dans le régime du « ou bien, ou bien » : ou bien les fantômes existent vraiment, ils « tiennent tout seul » (ce sont dès lors des faits), ou bien ils sont le produit de l'imagination, de l'influence, d'un déséquilibre psychique – voire d'une fraude.

C'est à ce prix justement, on le verra, que les enquêtes ont pu se clôturer. Et ce prix apparaît à Gr. Delaplace bien trop élevé : les enquêtes n'ont pu recevoir de résolution intéressante parce qu'elles avaient fait l'objet d'une réduction qui n'a pas permis d'en savoir vraiment plus. On se souviendra à cet égard de ce qu'écrivait Isabelle Stengers lorsqu'elle stigmatisait la bêtise qui nous est propre et nous conduit à faire « prévaloir, comme si cela allait de soi, le “ou bien... ou bien” logique en demandant que ce qui existe, existe “en soi” indépendamment de nous, ou alors puisse être jugé et réduit à une simple production humaine »<sup>6</sup>.

Le geste de reprise qu'opère Gr. Delaplace s'avère dès lors, si on suit ici encore Isabelle Stengers, un geste qui « écologise » la situation. L'écologie, parce qu'elle interroge les conditions d'existence de ceux qu'elle étudie, se démarque des questions typiquement privilégiées par les scientifiques. Pour ces derniers, explique Stengers, la question de l'existence, quand elle se pose, c'est le plus souvent au sens de « peut-on démontrer que ceci (force gravitationnelle, atomes, molécules, neutrons, trous noirs...) existe “vraiment” ? »<sup>7</sup> La question écologique n'est pas celle-là, conclut-elle. Elle est celle des besoins qui doivent être honorés dans la création continue d'une mise en rapports. Et si l'on enquête sérieusement à propos de ces besoins qui doivent être honorés pour mener à l'existence une présence, une apparition, un fantôme, l'on est conduit à accepter que les expériences de hantise résistent particulièrement à une explication univoque, que le « ou bien, ou bien » est justement ce qui démantèle l'agencement délicat qui soutient cette existence. Rompre avec le « ou bien... ou bien » qui guide les enquêteurs de la Société, c'est retrouver du jeu dans la situation, des marges de manœuvre du fait de ne pas être capturé par la contrainte d'une seule explication qui s'impose au détriment des autres.

Retrouver ce jeu, cet espace pour spéculer, penser, mettre à l'épreuve, repeupler le monde des causes sans laisser à aucune le pouvoir de tout expliquer, c'est prendre soin de chacune des situations, notamment parce que cela oblige à bien décrire, à faire attention, sans savoir à l'avance ce qui a importé et ce qui peut être tenu comme négligeable. Chaque hypothèse raconte des forces prises dans un agencement, dans une trame aussi

dense, délicate et fragile qu'une toile d'araignée. Et chaque hypothèse raconte ce qui a pu faire « milieu » pour une présence. C'est la très grande fécondité écologique des récits tels que les retisse Gr. Delaplace: et si ce qu'on a appelé « constitution nerveuse fragile » était un don, un talent, celui d'une sensibilité perceptive particulière? Et si l'imagination était un accès à la possibilité de voir plus, ou autre chose? Et si l'influence conduisait à la possibilité d'un partage de cette intelligence particulière, une forme d'attention conjointe intensifiée? Il ne s'agirait pas d'une sensibilité « en général » (que certains enquêteurs, du côté scientifique, n'hésiteraient pas alors à renvoyer à la « nervosité » ou à l'hystérie) mais, justement, d'une sensibilité acquise au travers de certaines expériences, dont les expériences de l'enquête entreprise.

C'est ce que j'appellerais, après l'avoir lu, un « don pour l'inquiétude » – à la fois au sens d'un talent à percevoir ce qui inquiète et que d'autres ne percevront pas, ce qui ne peut qu'ajouter à l'inquiétude, et au sens que ce talent représente un coût considérable, un « donné », un sacrifice à consentir, pour les personnes qui en sont dotées, qui perdront leur tranquillité et surtout le sentiment d'un monde partagé.

En somme, Gr. Delaplace a mené sa propre enquête en faisant honneur à ce don pour l'inquiétude. Il l'a fait en refusant de rabattre ce qui fait la richesse et l'énigme d'un phénomène, de le « dégrader » (au sens de le ramener à un « ce n'est que... » et au sens de l'abîmer), tout comme d'ailleurs en refusant de vouloir l'élever. Ce sont des refus qui l'obligent: il s'agit de comprendre comment ces êtres « tiennent », ce qui exige que chaque situation soit le plus soigneusement décrite, ce qui demande de prendre en considération la multiplicité des personnes, des choses et des lieux qui comptent, et l'intelligence qui se tisse entre ces lieux, ces personnes et ces choses. Il s'agit aussi de ne pas donner à la psychologie scientifique ce qu'elle veut imposer: le dernier mot. De ne pas la laisser transformer la multiplicité hétérogène, imprévisible et concrète des rapports de force (ce que sont les agencements où chaque élément de la situation offre une prise et tient les autres) en rapports déterminés de pouvoir (comme le voudrait l'hypothèse de l'influence, par exemple: l'apparition n'est qu'une hallucination collective).

Dans cette perspective, Gr. Delaplace fera le choix de ne pas considérer les apparitions dans leurs relations avec un contexte qui les expliquerait (encore une affaire de dernier mot), en ne décidant pas à l'avance si l'apparition émerge de cette compréhension ou la suscite. Tout ce que l'on peut dire, et c'est déjà beaucoup, c'est que l'apparition met en jeu une « compréhension commune et augmentée du monde » (p. 206), « ce sens du soi élargi qui attache des êtres à des détails de lieux qu'ils se trouvent percevoir mieux que les autres » (*Ibid.*) et qui prend appui sur « les capacités exceptionnelles d'individus singuliers, qui se distinguent par une sensibilité ou une attention plus aiguisée à certaines réalités discrètes » (*Ibid.*).

Bien d'autres choses pourraient encore être dites sur ce livre passionnant. J'aurais pu vous parler des récits, des personnes rendues si vivantes, si présentes au travers de leurs lettres, Madame Butt, Norah Noakes, Lilian Howes, Monsieur Flood..., et les présences qui rendent leur vie si compliquée, l'attention bienveillante accordée par Gr. Delaplace à chacune des manifestations d'inquiétude, les hypothèses qu'il met au travail et qui, sans réduire les phénomènes à des explications, ouvrent à une autre intelligibilité de ceux-ci. J'aurais pu évoquer l'importance des lieux, l'intelligence qui se tisse entre ces lieux et les personnes qui les habitent, personnes humaines et autres formes de présence. Car les lieux ont aussi leur mot à dire. J'aurais enfin pu vous raconter la promesse tenue, celle que Gr. Delaplace a faite d'entrée de jeu, celle d'en savoir plus à l'issue de l'enquête, celle de comprendre mieux, celle de caractériser « ce dont il était effectivement question dans ces maisons hantées ». Mais justement, « ce dont il était effectivement question » va se dévoiler peu à peu, progressivement, comme dans les bons récits qui nous tiennent, et je m'en voudrais de gâcher la joie de ces découvertes, la surprise qui nous est offerte de penser avec ces enquêtes, lorsque des personnes, comme vous, comme moi, voient remise en question, dans les événements qui bouleversent leur vie, « la calme confiance que nous habitons le même monde » (p. 128). Ce monde, justement, dont nous savons, en réalité, et pour peu qu'on en accepte l'inquiétude, si peu de quoi il est fait.

Vinciane Despret.

« Et donc, même dans le silence le plus total,  
les lieux semblent parfois parler. »

Keith H. Basso, *Wisdom sits in places*, 1996, p. 108.

« Car l'Histoire, malheureusement, ne peut connaître les mêmes crises que l'ethnologie ou la sociologie. Le terrain ne se rebelle pas, même quand revient le refoulé. Les sujets reposent dans les archives, toujours inconsolables, jamais autorisés à parler. Ils sont discutés, bien sûr, on parle d'eux – des rumeurs leur parviennent à ce propos, mais ce qu'ils contiennent de matérialité tombe dans l'oubli ; leur discours ne peut être restitué que sous la forme de documents judiciaires ou policiers, où le style est indirect et tout vrai discours se trouve occulté.

[...] Il ne peut être ressuscité, représenté, ou reconstitué ; il ne peut qu'être déplacé, re-produit par la narration, par la fiction. »

Régine Robin, « Toward fiction as oblique discourse », 1980, p. 234.



## CONSTITUTION AND RULES,

*As revised at the General Meeting, January 19, 1883.*

## TITLE.

1.—The name of the Society is—The Society for Psychical Research.

## OBJECTS.

2.—The objects for which this Society is established are:—

- (a) To unite students and inquirers in an organised body, with the view of promoting the investigation of certain obscure phenomena, including those commonly known as Psychical, Mesmeric, or Spiritualistic; and of giving publicity to the results of such research.
- (b) To print, sell, or otherwise distribute publications on Psychical and kindred subjects; to afford information to inquirers into these subjects by correspondence and otherwise; to collect and arrange facts respecting them; to open Libraries, Reading-rooms, and other suitable Premises and Offices; and generally to do all such other things as may be conducive to the attainment of the above objects.

NOTE.—*To prevent misconception, it is here expressly stated that Membership of the Society does not imply the acceptance of any particular explanation of the phenomena investigated, nor any belief as to the operation, in the Physical world, of forces other than those recognised by Physical Science.*

## GOVERNMENT.

3.—The Society shall be governed by a Council consisting of twenty-four members. The Council shall elect from amongst the Members of the Society a President, who shall be President of the Society, and an *ex-officio* Member of the Council and of all Committees, and who shall retire from office yearly at the first Meeting of the Council after the Annual General Meeting of the Members of the Society. He shall, however, be eligible for re-election, and shall be deemed as retaining his offices until he shall have been re-elected or his successor appointed, provided that no President shall hold the office for more than three years consecutively. The Council shall also from time to time elect Vice-Presidents, who shall be *ex-officio* Honorary Members of the Society, and who shall have the privilege of being present at any of the Meetings of the Council.

« Il y a de véritables maisons hantées; il y en a aussi de fausses. Il y a de vrais billets de banque; il y en a aussi de faux. Il y a des hommes véridiques; il y a des menteurs. Il y a des honnêtes gens; il y a des bandits. Il y a des hommes sérieux; il y a des badauds. Il y a des hommes d'esprit; il y a des êtres inintelligents.

Rejeter sans examen tout ce qui est raconté sur les maisons hantées serait aussi absurde que tout accepter sans examen. »

Camille Flammarion, *Les Maisons hantées*, 1923, p. 62.

## Les maisons hantées

Il est des maisons qui semblent devoir parler. Elles s'animent, se bousculent, accueillent des présences ambiguës, inconnues, peut-être indues; elles affirment vis-à-vis des autres maisons, de leur quartier, face à leurs habitants surtout, une autonomie — comme si, en somme, elles refusaient soudain d'être l'abri serviable et discret que ces derniers voudraient les voir simplement redevenir. Des bruits frappés sur les cloisons avec une force surhumaine, dans le calme de la nuit, alertent les dormeurs de drames invisibles, dont ils finissent par se résigner de ne jamais pouvoir surprendre l'auteur ou constater la cause; des sensations menaçantes ou terrifiantes courent le long des corps, au travers ou même en-dessous de l'illusoire protection des draps — frôlements, pincements ou pressions, qui remontent du torse jusqu'au visage (comme un câlin félin ou canin qui, en l'absence de chat ou de chien devient proprement paralysant); des odeurs familières émanent d'un endroit précis où elles ne sont pas à leur place et où, bien que passagères, elles

sont l'indice sûr d'une présence incongrue – d'un *quelqu'un*, donc, et pas seulement d'un *quelque chose*. Et bien sûr il y a ces silhouettes aperçues, bientôt disparues, au détour du couloir ou au pied du lit; elles semblent absorbées dans d'incompréhensibles tâches, elles passent des portes inaccessibles, s'obstinent au contraire à ouvrir des fenêtres verrouillées, brandissent des armes ou fixent leurs interlocuteurs désemparés d'une expression figée en laquelle le temps lui-même semble s'arrêter. Les humains ne sont pas les seuls à les voir, à les sentir: les chiens aboient, les chats feulent et s'enfuient. Ce qui apparaît en un lieu concerne toutes celles et ceux qui l'habitent, bien que certains individus particuliers semblent plus sensibles que d'autres à ces présences.

On a pris l'habitude d'appeler ces maisons «hantées», et de reconnaître aux morts le pouvoir de leur donner vie. La possibilité qu'une maison soit habitée par des revenants ou d'autres occupants invisibles, dont on ne sait plus décider s'ils sont les hôtes ou les invités des humains vivants qui jusqu'alors se pensaient maîtres des lieux, semble aussi ancienne et répandue que les maisons elles-mêmes. Cela dépend évidemment de ce qu'on choisit d'entendre par «maison» – les habitats prennent des formes diverses qui toutes ne sont peut-être pas également «hantables». Renversons notre perspective, donc, et risquons cet axiome de théorie architecturale: ce qui définit une *maison*, en tant que forme d'habitation, c'est sa *hantabilité*. Pour le dire enfin un peu brutalement: les historiens trouvent des maisons hantées un peu tout le temps, et les ethnographes un peu partout<sup>1</sup>. En retour, chaque société humaine, à chaque époque de son histoire, semble disposer de moyens propres pour libérer les lieux de ces emprises, quelle que soit la façon spécifique dont elle conçoit ces dernières ou la place à laquelle elle entend confiner ses défunts – et chaque famille hantée, par ailleurs, semble déployer à bas bruit de petites tactiques pour cohabiter, autant et aussi longtemps que possible, avec ces êtres qui restent ou qui reviennent.

Dans les travaux des uns et les travaux des autres, il est désormais convenu de conclure de l'examen d'une période et d'un lieu particulier de hantise, que l'avènement d'un matérialisme moderne et surtout l'adoption d'un rationalisme

scientifique n'ont rien fait, dans l'histoire de l'Europe notamment, pour réduire l'importance des fantômes et annuler la possibilité que des maisons fussent hantées<sup>2</sup>. Au contraire, plus les humains se dotent de moyens sophistiqués pour explorer l'invisible, plus semble grandir l'espoir de pouvoir enfin comprendre et documenter les présences domestiques des morts, ou plus généralement les comportements déviants des maisons. Il est question, dans ce livre, d'un moment de l'histoire de l'Europe – un moment désormais bien documenté<sup>3</sup> – où la science investit intensément l'étude des maisons hantées: ce siècle, approximativement compris entre 1850 et 1950, où le «spiritualisme moderne» a semblé pouvoir promettre de livrer enfin la clé de ces phénomènes extraordinaires que la physique, la physiologie, ou même une partie de la psychologie naissante, se refusaient à reconnaître comme *faits*.

Camille Flammarion, célèbre astronome français de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, frère du fondateur de la maison d'édition éponyme, a été l'un des plus fervents promoteurs en France de cette branche du «spiritualisme moderne», les «sciences psychiques», qui a cherché à se confronter au problème des maisons hantées du point de vue le plus strictement scientifique, afin de départager parmi ces phénomènes ceux dont l'authenticité incontestable pourrait permettre d'accéder enfin à une connaissance élargie du monde. À la fin de son petit livre enthousiaste sur les maisons hantées, dont est tirée l'exergue de cette introduction, Flammarion pense ainsi déjà pouvoir conclure:

Il y a dans la nature, dans la direction de la vie terrestre, dans les manifestations de l'instinct chez les végétaux et chez les animaux, dans l'esprit général des choses, dans l'humanité, dans l'univers cosmique, partout, un élément psychique qui se révèle de mieux en mieux à travers les études modernes, notamment par les recherches d'ordre télépathique et par l'observation des phénomènes inexpliqués dont nous nous sommes occupés dans cet ouvrage. Cet élément, ce principe, est encore inconnu de la science contemporaine; mais, comme en bien d'autres cas, il a été deviné par les Anciens. Je n'invente rien<sup>4</sup>.

Prouver l'existence de « l'élément psychique » semblait alors à portée de main, et les phénomènes de maisons hantées fournir la matière idéale à cette démonstration. Force est de constater, pourtant, un siècle tout juste après le livre-manifeste de Flammarion, que les maisons hantées n'ont pas su tenir leurs promesses. Elles n'ont manifestement pas permis à la science psychique d'être admise dans le giron de nos sciences naturelles.

Mon propos, donc, n'est pas de réitérer l'évidence maintes fois démontrée de la résilience des spectres face à l'apparente hégémonie d'un matérialisme occidental qui peinerait toujours à s'instituer pleinement. Il s'agit plutôt ici d'examiner, *de l'intérieur même des maisons hantées*, ce qui fait que la science, telle qu'elle est pratiquée en Europe au milieu du xx<sup>e</sup> siècle et même lorsqu'elle consent à porter son attention sur les phénomènes de maisons hantées, échoue à se saisir des fantômes et à rendre raison de la matière ou des principes de leurs apparitions. Il s'agit par conséquent de montrer, par la description d'un certain nombre de situations de hantises, comment certains événements du monde prennent de court le savoir humain, et mettent une certaine science en défaut. Mon propos, autrement dit, est de rendre compte de ce qu'il se passe dans les maisons hantées, en l'occurrence dans les maisons hantées anglaises de l'après-guerre, mais aussi de ce qu'il se passe (ou de ce qu'il ne se passe plus) lorsqu'on essaie de les soumettre à l'examen scientifique. Je m'appuierai pour cela sur un certain nombre de *cas* de maison hantées, qui ont chacun donné lieu à une enquête, dont le compte-rendu et les résultats permettent aujourd'hui d'en reconstituer le déroulement – c'est-à-dire de suivre les linéaments d'une expérience collective d'apparition.

#### *La Society for Psychical Research*

Les cas de maisons hantées rassemblés dans ce livre sont issus des archives de la Société pour la recherche psychique (*Society for Psychical Research*), une société savante fondée à Londres en 1882 et fréquentée dès ses débuts par d'éminents philosophes (comme Henry William Sidgwick, professeur à l'université de Cambridge), physiciens (comme John William Strutt, prix Nobel en 1904, ou Oliver Crookes, découvreur du thallium) et autres figures de renom (comme Arthur James

Balfour, Premier ministre du Royaume Uni de 1902 à 1905) qui ont souvent en commun un certain lien avec l'université de Cambridge. Le propos de cette société, tel qu'il est énoncé d'emblée dans sa constitution, est de soumettre à un examen objectif et dépassionné un ensemble de phénomènes « obscurs » que les sciences de l'époque refusent *a priori* de considérer comme des faits avérés – parmi lesquels, donc, les « apparitions » observées dans des « maisons hantées ». En 1885, une institution sœur, l'*American Society for Psychical Research*, s'établit à Boston, aux États-Unis, autour du philosophe William James.

Depuis sa création jusqu'à nos jours, la Société pour la recherche psychique londonienne a accumulé des enquêtes scientifiques méticuleuses pour tester la possibilité de communiquer par la pensée (la télépathie), de déplacer des objets par la force de l'esprit (la psychokinésie), de prédire des événements avant qu'ils n'arrivent (prémonition), d'entrer en contact avec les morts (médiurnisme), ou de produire des ectoplasmes et autres matérialisations de substances d'un autre monde (phénomènes physiques). Il s'agissait ainsi de se départir tant des croyances populaires auxquelles ont donné lieu ces phénomènes, que des dénégations d'une certaine science encore trop sûre d'elle-même – ce malgré les exemples répétés, dans le passé, de découvertes ahurissantes qui, comme le magnétisme et l'électricité, ont donné rétrospectivement foi à certaines intuitions scientifiques archaïques colportées par le folklore. La Société pour la recherche psychique s'est attachée tout au long de son histoire à étudier tous ces phénomènes apparemment étranges « sans préjugé ni présumé » (*without prejudice or prepossession*), selon la devise inscrite en exergue de ses publications, se faisant fort de suspendre toute explication préalable ou refus de principe qui auraient pu sembler justifier de se dispenser d'enquête approfondie. Les résultats de ces recherches sont publiés dans deux périodiques qui ont paru sans discontinuer jusqu'à aujourd'hui : le *Journal of the Society for Psychical Research* (dorénavant *Journal*), à parution trimestrielle (elle était mensuelle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, et sa lecture était réservée aux seuls membres de la Société), et les *Proceedings of the Society for Psychical Research* (dorénavant *Proceedings*), à diffusion publique et à parution annuelle.

Du point de vue de l'histoire des sciences, les sciences psychiques britanniques ont ceci de particulier et d'intéressant qu'elles se sont assez explicitement efforcées de faire la synthèse entre deux mouvements de pensée d'envergure internationale, qu'on peine parfois à distinguer rétrospectivement aujourd'hui, mais dont l'opposition a donné lieu à de fervents débats dans les milieux intellectuels de l'Europe et les États-Unis de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup>. D'une part, on vient de l'évoquer, les sciences psychiques britanniques et américaines peuvent largement être considérées comme une émanation de la fièvre spiritualiste<sup>5</sup> qui a saisi l'Europe, à la suite des États-Unis, à partir de la fin des années 1840<sup>6</sup>. Les membres fondateurs de la Société pour la recherche psychique, à Londres comme à Boston, sont frustrés par ce qu'ils perçoivent comme un défaut majeur de scientificité dans les déclarations cosmogoniques grandiloquentes des représentants des associations spiritualistes qui prolifèrent en France, au Royaume-Uni et aux États-Unis, qui affirment l'existence des esprits, décrivent la configuration – et même la géographie – de leur monde, terrestre ou extraterrestre, et célèbrent d'une manière générale la bonne nouvelle de la survivance de l'âme humaine<sup>7</sup>. Cette foi assumée des spiritualistes et leur confiance dans les aptitudes des médiums est ce qui pose problème aux savants de la Société londonienne, ou plus exactement, c'est *cela même qu'ils considèrent comme le problème*. La survivance de l'âme, l'existence des esprits, ou les aptitudes exceptionnelles des médiums doivent selon eux rester une simple hypothèse que seul un examen scientifique dépassionné pourra permettre de confirmer (ou d'infirmer bien entendu). J'aurai l'occasion de revenir sur ce débat dans le deuxième chapitre.

Contre le spiritualisme, ou du moins en retrait des associations qui irriguent ce mouvement, les sciences psychiques s'inscrivent d'autre part – de façon à la fois plus discrète et plus décisive – dans une tradition intellectuelle plus ancienne que le spiritualisme, et qui en a constitué l'une des sources d'inspiration. Il s'agit de cette entreprise de connaissance qui, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et les expériences du marquis de Puységur sur l'hypnose (qu'il appelait quant à lui le «somnambulisme provoqué»), a cherché à explorer toute l'étendue des facultés

psychiques humaines sans tenir pour acquis la fermeture du sujet et l'hermétisme de l'esprit humain, que les philosophes des Lumières avaient semblé vouloir poser d'emblée comme axiome anthropologique<sup>8</sup>. Le constat de la faculté de certaines personnes, dans certaines conditions, à percevoir les pensées de leurs interlocuteurs, à localiser des objets cachés, ou encore à prédire des événements futurs, a conduit d'illustres savants et médecins à expérimenter des décennies durant avec des médiums ou des sujets ordinaires, afin de questionner la nature et l'extension effective de l'esprit humain. En se penchant sur les travaux de William James aux États-Unis, de Wilhelm Wundt en Allemagne ou de Charles Richet en France, l'histoire des sciences a su établir l'importance de la contribution de ce programme de recherche – de l'inquiétude entretenue quant aux limites réelles du sujet, pourrait-on dire – dans l'émergence de la psychologie comme science tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>, sans parler bien sûr de son influence sur la naissance de la psychanalyse<sup>10</sup>.

Il y a donc des raisons précises à ce que la Société pour la recherche psychique ait choisi de se nommer ainsi. L'enjeu des recherches et travaux de ses membres est bien de poursuivre l'exploration des facultés insoupçonnées de l'esprit humain. Les chercheurs psychiques anglais envisagent cependant ce problème *conjointement* à ceux qui intéressent les spiritualistes, soit qu'ils estiment que ceux-ci devraient *aussi* être expliqués par les facultés psychiques extra-ordinaires des témoins qui en rendent compte, soit qu'ils considèrent que tous ces phénomènes pâtissent d'un même dédain injustifié de la part de leurs collègues scientifiques. J'aurai l'occasion de montrer dans le troisième chapitre qu'au fur et à mesure de son histoire, la Société pour la recherche psychique britannique a eu tendance à désertir progressivement le terrain spiritualiste et la question de la survie de l'âme, de même que celle des apparitions, pour se replier finalement sur l'examen des ressorts exceptionnels ou pathologiques de la psychologie humaine – programme qui ne tardera pas à être connu sous le nom de «parapsychologie».

Toutefois, au moment de la création de la Société pour la recherche psychique au début des années 1880, les premières assemblées générales et les premières livraisons de



ses publications officielles considèrent les enquêtes dans des maisons supposées hantées comme une part importante du programme de la «recherche psychique». Dans les premiers temps, il s'agit surtout de documenter ces phénomènes en recueillant le témoignage de certains proches des membres de la Société, à qui ce genre d'expérience est arrivée. À mesure que ses activités gagnent en publicité, notamment grâce à la presse, friande de ce genre d'affaires à l'époque, la Société se trouve confrontée à un nombre grandissant de sollicitations spontanées de membres du public. Des particuliers la contactent ainsi de façon plus ou moins directe pour que des enquêteurs psychiques viennent documenter – et si possible expliquer – les phénomènes qui se déroulent chez eux, sur leur lieu de travail ou (plus rarement) dans des endroits qu'ils ont visités. Les maisons hantées s'établissent ainsi à nouveau<sup>11</sup> autour de cette époque comme un «lieu de savoir»<sup>12</sup> où s'affrontent spiritua-listes, chercheurs psychiques et autres scientifiques amateurs ou professionnels sur les questions brûlantes de l'existence des esprits, de la survivance de l'âme ou de la découverte éventuelle de «l'élément psychique» cher à Flammarion, ce «cinquième élément» grâce auquel les portes d'un monde encore inconnu pourraient enfin s'ouvrir.

Les comptes rendus de ces enquêtes sont conservés dans un fonds spécial au sein des archives de la Société, intitulé *Research Files* – «Dossiers de recherche» – lui-même subdivisé en deux collections estampillées *Hauntings* (ou *Haunts*) et *Poltergeists*. Ces deux ensembles de documents comportent respectivement 550 et 900 cas, numérotés H1-H550 et P1-P900; elles couvrent plus d'un siècle d'enquêtes, depuis la création de la Société en 1882 jusque dans les années 1990. La numérotation appliquée dans ce fonds d'archives ne semble suivre aucun ordre particulier, ni chronologique, ni géographique, mais il est probable que les collections aient subi depuis leur création plusieurs réarrange-ments. Le premier classement de ces documents a été opéré dès les premières années d'exercice de la Société<sup>13</sup>: il distinguait par la lettre G (pour *Ghosts*) les cas d'apparitions de «fantômes de morts» de ceux de «fantômes de vivants» (notés L pour *Living*, des apparitions de personnes vivantes, souvent juste avant leur mort) et de ceux de «mesmérisme et de clairvoyance»

(notés M). Ce premier classement était chronologique. La sub-division en *Hauntings* et *Poltergeists* semble avoir été établie entre la fin des années 1940 et le début des années 1950, en tout cas avant le déménagement de la Société de ses locaux histo-riques de Tavistock Square à ceux de Adam & Eve Mews dans le quartier de Kensington, en 1957.

Depuis 1989, ces archives – et en particulier les *Research Files* – ont été déposées pour partie à la bibliothèque universi-taire de Cambridge, où elles demeurent en accès libre pour tout membre du public souhaitant les consulter. Dans la salle de lec-ture de la Société pour la recherche psychique où ces documents étaient consultables jusqu'en 1957, une méthode d'indexation permettait de les ordonner de manière géographique, afin de repérer d'éventuelles récurrences dans la distribution spa-tiale de ces phénomènes. En effet, au-delà des divergences de paradigme qui opposaient de façon plus ou moins frontale les enquêteurs successifs de la Société, il semble que la répétition en un même lieu de «phénomènes spontanés» ait été considé-rée par tous comme un critère déterminant pour leur explica-tion éventuelle dans le futur, lorsque suffisamment de données fiables auraient été recueillies pour établir enfin ce genre de corrélation.

### Un enquêteur sceptique

Ce livre se concentre sur les enquêtes menées juste après la Seconde Guerre mondiale par un tout jeune membre de la Société, un certain Donald James West. Donald West est étu-diant en médecine à l'époque, il n'a pas encore vingt-deux ans en Mai 1946 lorsque son intérêt très précoce pour les sciences psychiques, de même que le soutien de certains membres influents, le propulsent au poste prestigieux (et rémunéré) de *Research Officer*<sup>14</sup>, qu'on pourrait traduire par «Responsable de la recherche», ou «Chargé de recherche» – c'est cette seconde traduction qui sera privilégiée ici. West occupait déjà depuis l'année précédente le poste moins prestigieux et surtout non rémunéré de «Secrétaire honoraire assistant»<sup>15</sup>. Interrompant ses études à l'université de Liverpool, il déménage donc à Londres, dans les locaux mêmes de la Société où il est autorisé à louer une chambre, afin d'y devenir enquêteur psychique

professionnel à plein temps. En tant que Chargé de recherche, il doit répondre aux sollicitations du public, organiser des protocoles expérimentaux autour de la transmission de pensée et publier régulièrement dans les colonnes du *Journal* et des *Proceedings*. Pendant les trois ans où il occupera cette fonction, jusqu'en mars 1949, Donald West enquêtera dans plusieurs dizaines de maisons hantées – environ 45 selon mon décompte, bien qu'en l'absence d'un index des *Research Files* par nom d'enquêteur, ce nombre reste une estimation approximative.

Les rapports de West avec ses collègues de la Société pour la recherche psychique ne tarderont pourtant pas à devenir houleux : son scepticisme vis-à-vis de l'authenticité de certains médiums, en particulier, lui attirera les foudres de plusieurs membres encore influents à l'époque. Il sera évincé de la Société en 1949 et partira déçu de la recherche psychique en général et des espoirs d'avancées scientifiques dans cette institution en particulier. Ainsi qu'il le raconte lui-même dans une autobiographie parue en 2012, tout juste huit ans avant sa mort<sup>16</sup>, c'est un voyage aux États-Unis au tout début des années 1950 et notamment la rencontre avec Joseph B. Rhine, chef de file d'une nouvelle conception de la recherche psychique, nommée « parapsychologie », qui lui redonnera le goût de ces travaux et lui remettra le pied à l'étrier dans les institutions britanniques. Cette école, née au milieu des années 1930 à l'université de Duke où Rhine développe un centre de recherche dédié, prône un recentrement des sciences psychiques sur les expériences de laboratoire, en misant sur la possibilité d'apporter par ce biais une preuve irréfutable des facultés « paranormales » de l'esprit humain. Cette approche convient d'emblée bien mieux au scientisme de Donald West que les enquêtes dans des maisons hantées – lesquelles sont irrémédiablement vouées selon lui à mener la recherche psychique dans une impasse.

Donald West connaîtra une carrière très prestigieuse à l'université, où il s'illustrera dans le domaine de la psychiatrie et de la criminologie en s'intéressant à des sujets comme la criminalité juvénile, la récidive et l'homosexualité (illégale en Angleterre à cette époque). West raconte dans son autobiographie qu'il a découvert très jeune sa propre homosexualité, en tout cas avant le début de sa carrière professionnelle et bien

avant de se voir confier une étude officielle sur ce sujet au milieu des années 1950<sup>17</sup>. La tolérance qu'il prône discrètement dans les conclusions de ce livre aura un certain retentissement dans la société anglaise, et contribuera même à l'assouplissement progressif de la loi à partir de la fin des années 1950, jusqu'à une dépénalisation complète en 1967<sup>18</sup>. L'homosexualité de West ne transparait en revanche pas du tout des rapports sur les maisons hantées où il enquête, ni d'ailleurs du reste de ses activités de chercheur psychique. Il n'en sera par conséquent pas question dans ce livre, bien que West donne lui-même une très grande importance à son identité gay dans le récit rétrospectif qu'il livre de sa vie et de sa carrière en 2012.

Après avoir lui-même présidé pour trois mandats la Société pour la recherche psychique (en 1963-1965, en 1983-87, puis en 1998-2000) et avoir mené en parallèle une carrière académique brillante à l'université de Cambridge, où il a notamment dirigé l'Institut de Criminologie qu'il a rejoint dès 1960, c'est avec un scepticisme toujours aussi désabusé que West revient dans son autobiographie sur la question des maisons hantées et sur ses activités d'enquêteur psychique juste après la guerre.

L'examen des rapports sur des bâtiments hantés n'a produit que très peu de données concrètes (*concrete evidence*). Les bâtiments supposément hantés cessaient d'être un foyer de phénomènes dès que les occupants changeaient [...] <sup>19</sup>.

Depuis les premiers temps de la recherche psychique, les enquêteurs ont été attentifs au rôle de l'exagération et de l'auto-aveuglement (*self-deception*) dans les témoignages d'expériences psychiques, en particulier celui des distorsions mémorielles qui émergent de l'attachement émotionnel des témoins à une interprétation particulière. [...] Étant donné les circonstances et la nature personnelle des impressions psychiques spontanées, une norme juridique de preuve (*a legal standard of proof*) ne peut être exigée dans la majorité des cas. Il n'en existe pas moins quelques phénomènes tout à fait convaincants et très bien authentifiés, noyés dans la vaste littérature de la recherche psychique<sup>20</sup>.

### Un certain type de chose

C'est donc un enquêteur très dubitatif que nous nous apprêtons à suivre dans les maisons hantées de l'Angleterre de l'après-guerre. En fait, un enquêteur qui ne croit décidément pas aux fantômes. Mais ce n'en est pas moins un jeune scientifique méticuleux, qui prend soin de documenter par le menu les expériences que lui racontent les habitants plus ou moins terrorisés des maisons qu'il est appelé à visiter. Parmi eux, d'ailleurs, tous ne *croient* pas non plus aux fantômes : les personnes que Donald West rencontre à travers ses enquêtes viennent de milieux assez différents, connaissent plus ou moins la « recherche psychique » et ses principes, et ne s'attendaient souvent pas le moins du monde à se retrouver nez-à-nez avec les phénomènes qui se sont mis à se produire chez eux. Le mot « croyance » (*belief*), de même que le verbe « croire » (*believe*), sont singulièrement absents de ces documents d'archives – et quand ils sont employés, c'est généralement par les enquêteurs eux-mêmes, qui se croient fondés à inférer ce que les témoins croient ou non, à la place de ces derniers. Sans doute les témoins de ces apparitions croient-ils toutes sortes de choses et sans doute sont-ils eux-mêmes prêts à en parler si on leur pose la question en ces termes. Dans les situations dont il est question ici, pourtant, ce n'est pas tout à fait le problème : ce que les témoins semblent chercher avant tout, dans ces « cas » de « maisons hantées », c'est à comprendre ce face à quoi ils se trouvent. Et surtout, ce qu'ils demandent aux chercheurs psychiques dans leurs lettres, c'est très concrètement de les aider à *qualifier* ces « apparitions » comme un certain type de chose.

Bien entendu, leurs attentes quant au type de chose que *peuvent* être ces apparitions divergent souvent beaucoup de celles des enquêteurs psychiques qu'ils sollicitent. Ceux qui habitent dans ces maisons voudraient que les enquêteurs leur disent quel genre de présence s'y trouve avec eux ; les enquêteurs, pour leur part, préfèrent suspendre le processus de qualification pour découvrir ce par quoi ces sentiments de présence sont causés, au-delà de ce qu'ils estiment être les « impressions subjectives » de témoins plus ou moins paniqués. C'est bien de cela dont il sera question dans ce livre : d'attentes déçues et d'un profond malentendu, un malentendu persistant sur ce que les « fantômes » *peuvent* être.

Il s'agira donc, dans les trois chapitres qui composent ce livre, de considérer à la fois la façon dont les fantômes apparaissent aux témoins qui les décrivent et les raisons pour lesquelles ils ne semblent jamais pouvoir constituer, pour Donald West comme pour d'autres, des faits scientifiques recevables. Il s'agira de rendre compte – aussi ethnographiquement que le permettent des documents d'archives – de la façon dont sont diversement décrites ces « choses » que sont les fantômes à cette époque de l'histoire de l'Angleterre, dans la situation particulière de leur examen scientifique. En rendant compte de ces « cas », chacun des chapitres de ce livre s'efforcera ainsi de suivre deux lignes discursives, ou plutôt d'accomplir simultanément deux tâches descriptives. Je m'efforcerai en premier lieu de restituer à travers les enquêtes de West un moment de l'histoire des sciences psychiques et donc, très modestement, de l'histoire des sciences en général – ce moment où les maisons hantées *cessent* d'être considérées comme des lieux de savoir pertinents, faute de fournir aux enquêteurs des faits suffisamment *authentifiables*. Mais je m'emploierai aussi, par la description de ces mêmes enquêtes et des « phénomènes » dont elles rendent compte, à comprendre comment apparaissent les fantômes dans l'Angleterre de cette époque. Il s'agira, autrement dit, de restituer un peu de *ce que c'est* que de vivre dans une maison hantée dans ce contexte et ainsi, dans la lignée d'auteurs tels qu'Anne-Christine Taylor, Christophe Pons, Elizabeth Claverie, Julien Bonhomme, Heonik Kwon, Pierre Déléage, François Berthomé, Emmanuel de Vienne ou Arnaud Esquerre<sup>21</sup>, de contribuer au champ de l'anthropologie des apparitions.

Le premier chapitre s'attachera à cerner le type particulier d'inquiétude qui entoure l'événement d'une apparition : ce qui incite, en somme, les habitants d'une maison (ou certains de leurs proches) à solliciter l'intervention d'un enquêteur psychique. Cette inquiétude des témoins sera mise en regard avec celle des enquêteurs qu'ils mobilisent, et qui semblent toujours incertains des conditions auxquelles les événements documentés dans les maisons hantées peuvent compter comme des *faits*, c'est-à-dire comme des témoignages scientifiquement recevables. Deux inquiétudes ontologiques, donc, sur

la composition du monde et la factualité des faits, qui se rencontrent dans l'événement d'une apparition.

Le second chapitre donnera un aperçu de la pluralité des institutions disponibles, à la fin des années 1940, pour venir enquêter dans les maisons hantées de l'Angleterre de l'après-guerre. Les enquêteurs de la Société pour la recherche psychique sont loin d'être les seuls à s'intéresser à ces phénomènes et, depuis 1882, à investir (avec plus ou moins de conviction) les maisons hantées comme des lieux de savoir : diverses associations spiritualistes proposent elles aussi leurs services, avec des méthodes et des résultats tout à fait différents. Suivre la pluralité des protocoles d'enquêtes disponibles permettra alors de s'interroger sur ce qui caractérise, *en tant qu'enquêtes*, les enquêtes sur les apparitions. Prenant appui sur la théorie de la connaissance du philosophe américain John Dewey<sup>22</sup>, j'avancerai que cette spécificité tient au rapport particulier que les fantômes, en tant qu'êtres, entretiennent avec « l'habitude ». Plus exactement, je donnerai à voir qu'ils ont une certaine façon d'être *inhabituels*.

Le troisième chapitre, enfin, cherchera à mieux caractériser ce qui se met fragilement en place, entre les témoins d'une apparition et les lieux qu'ils semblent pouvoir percevoir différemment des autres – et peut-être même *mieux* que tout le monde. Il s'agira ainsi de suivre les linéaments des intelligences particulières que certaines personnes semblent parvenir à acquérir de certains lieux et des habitudes inattendues qui les constituent. L'enjeu de ce troisième chapitre sera de comprendre comment émergent ces surcroûts d'attention collective au monde, et de rendre compte des raisons pour lesquelles ceux-ci semblent si peu convaincre les chercheurs psychiques chargés de les documenter. En jouant sur le double sens du terme « intelligence », à la fois entente tacite et capacité perceptive, je montrerai que les apparitions mettent en jeu une façon singulière de comprendre et d'habiter ensemble des lieux (une intelligence collective), qui se déploie à partir d'individus étranges (dotés d'une certaine intelligence des choses), témoignant d'une certaine façon d'être étrangers à leurs contemporains.

Chaque chapitre se concentrera sur la description d'un cas précis, choisi parmi ceux qui ont été confiés à Donald West entre 1946 et 1949. Le premier chapitre s'appuiera ainsi sur

les expériences qu'une vieille dame, une certaine M<sup>me</sup> Butt, a eues dans son manoir sur la côte de la Manche, à partir du mois d'octobre 1946 (H2<sup>23</sup>); le second retracera les événements inquiétants et les transes rocambolesques qui ont agité au même moment la maison de la famille Thurston, à Stansted, à une soixantaine de kilomètres au nord de Londres (H8); le troisième, enfin, évoquera les incidents survenus entre février et septembre 1948 dans un dancing de la région de Manchester, que sa propriétaire (M<sup>me</sup> Smythe) et les deux amis de cette dernière (M. Flood et M<sup>me</sup> Meadows) pensent être « hanté » par des forces mystérieuses (H74).

Entre les chapitres consacrés aux enquêtes sceptiques de Donald West, deux récits de hantise confrontent les lectrices et les lecteurs à un autre moment de la recherche psychique, et à une autre manière de restituer des documents d'archives. Ces deux intermèdes narratifs rendent compte sous une forme moins académique de deux enquêtes, menées au milieu des années 1930 par le prédécesseur de West au poste d'Agent de recherche de la société, un certain Christian Victor Charles Herbert, de vingt ans son aîné. Les enquêtes de C. V. C. Herbert suivent des protocoles différents, moins fermés que ceux de West quant à la possibilité de découvrir et documenter certaines dimensions inédites du monde dans les maisons « hantées ». Le récit de ces « cas » doit permettre de faire ressortir, par contraste avec ceux que West documente, une autre conception des fantômes et une autre vision de l'intérêt scientifique des apparitions.

Mais ces récits s'efforcent aussi de rendre compte des enquêtes d'Herbert en suivant les différents fils descriptifs qui composent ces dernières et donc constituent comme tel le « cas » conservé dans les archives. Il s'agit autrement dit de restituer, ou plutôt (pour reprendre les termes de Régine Robin cités en exergue de ce livre), de « re-produire » les événements d'apparition, sans laisser un point de vue sur ce qu'il se passe prendre le pas sur l'autre – en essayant autrement dit autant que possible de laisser s'exprimer *dans leurs propres termes* les différents personnages dont ces documents ont enregistré la voix. Ce scrupule ethnographique découle de la spécificité de l'objet que constitue anthropologiquement une apparition. Si en effet le problème que pose un fantôme est avant tout



– comme le premier chapitre s’emploiera à le montrer – un problème de qualification, alors il fallait être particulièrement soigneux dans ce domaine. Il fallait prendre garde à ne pas laisser une qualification particulière de ce qu’une apparition *peut* être – une qualification contingente, propre à un contexte culturel ou à un protocole d’enquête donnés – préempter la description par chacun des témoins de ce qui leur arrive. Ces récits sont réécrits (car il n’aurait pas été possible de restituer *in extenso* des documents de plusieurs dizaines de pages) mais cherchent autant que possible à rendre le ton et les arguments de chacun des personnages, ainsi que la succession des échanges ou des doubles discours par lesquels un événement d’apparition se déploie dans le monde, à travers les témoins qui le perçoivent et ceux qui se trouvent mobilisés pour l’expliquer ou pour y apporter une solution. Ces récits, en tant que dispositifs descriptifs, cherchent à cerner simplement ce qu’il se passe, sans conclure sur ce dont il s’agit.

Mais il est toutefois possible que ce livre, ou plutôt son auteur, se soit laissé entraîner un peu plus loin que cela. Il est même possible que je me sois mis en délicatesse à cet égard vis-à-vis des attendus de ma propre discipline, l’anthropologie sociale, et qu’on juge en me lisant que j’ai outrepassé les limites de la distance ethnographique. Il est en effet possible que ce livre, ou plutôt son auteur, se soit laissé aller à tenter lui-même de caractériser ce dont il était effectivement question dans ces cas de maisons hantées. Il est en fait possible, pour tout dire, que j’aie été conduit à m’inscrire dans la continuité du programme de recherche des sciences psychiques, en m’efforçant de reformuler, à partir d’une anthropologie des apparitions, les termes du problème ontologique que posent les maisons hantées. Je ne peux nier, autrement dit, que l’une des ambitions de ce livre est bien de parvenir, non seulement à décrire, mais aussi à comprendre ce qu’il se passe dans une maison hantée – et donc de tenter, à mon tour, de qualifier les fantômes comme un certain type de chose.

## INQUIÉTUDES

« La matière que les agents de cette Société sont appelés à traiter est inouïe. Ils doivent répondre à des lettres écrites par des hommes et des femmes de toutes sortes et de toutes conditions, partout dans le monde, qui racontent souvent les incidents les plus curieux et qui posent les questions les plus curieuses. Les entretiens personnels sont parfois encore plus extraordinaires. Presque toute cette matière est du plus grand intérêt psychologique, mais elle a aussi pour une large part un intérêt psychique. Une proportion plus grande encore aurait été utile à la recherche psychique si les récits avaient pu être vérifiés plus tôt. [...] Les faits sont corrects (*all right*) mais une personne raisonnable pourrait douter qu’ils témoignent vraiment d’autre chose que du cours normal des événements [...]. »  
William Henry Salter, « Presidential Address », 1948, p. 247.

Les fantômes de M<sup>me</sup> Butt

21 octobre 1946

Cher Monsieur,

Au cas où cela vous intéresserait, il m’est arrivé un phénomène des plus in-explicables à 1h30 du matin dans ma maison de Deal, donc j’ai fui ici. Je ne peux pas écrire mais si vous aviez un représentant local je serais très heureuse de le rencontrer. Je suis handicapée avec de l’arthrite donc je ne peux pas venir. Merci de prendre rendez-vous.

M<sup>me</sup> Butt

PS : la maison date de 1704 et a la réputation d’être hantée, même si je n’ai pas tenu compte de cette information. Merci de répondre<sup>1</sup>.